

Les études nordiques doivent changer si elles veulent rester ce qu'elles sont

◊ Thomas Mohnike

Au début de la pandémie, nous étions nombreux à dire que celle-ci nous invitait à faire une pause et à réfléchir pour savoir si ce que nous faisions était la bonne chose à faire. La pandémie s'est terminée, mais qui a accepté l'invitation à la réflexion ? À titre personnel, ce n'est pas seulement la pandémie, mais aussi un voyage post-pandémique à travers le nord de l'Europe qui m'a confronté à la question de savoir si ce que nous faisons en tant que chercheurs en sciences humaines est toujours pertinent. Le présent texte a été écrit lors de ce voyage. Il a été écrit sur le mode de la nostalgie réflexive (au sens de Svetlana Boym), en réaction à la perte vécue d'un monde qui allait de soi il y a 25 ans, non pas pour regretter cette perte, mais pour réfléchir à ce qu'elle signifie pour nous ici et maintenant. Le passé est passé, certes, mais en tant qu'historiens, nous savons aussi qu'il peut nous aider à comprendre et à maîtriser l'avenir. En ce sens, ce texte invite à y répondre, à réagir, à contester – peut-être dans le prochain numéro de cette revue ?

Nous le savons tous : les études nordiques telles que nous les avons pratiquées ces dernières années ne peuvent pas continuer à exister. Il y a des raisons purement prosaïques : le nombre d'étudiants, après un certain essor – au niveau de la licence, mais aussi et surtout au niveau du master et donc des doctorants potentiels – stagne depuis quelques années à un niveau trop bas pour maintenir la discipline en vie. Aujourd'hui déjà, de nombreux doctorants qui participent à la recherche en études nordiques sont en fait issus d'autres disciplines, en « reconversion ». De nombreux postes ont été supprimés ces dernières années et on n'entend que trop rarement parler du contraire : la création de nouveaux postes.

◊ Thomas Mohnike, Université de Strasbourg

DÉBATS

Les études nordiques, en tant que petite discipline, discipline rare, dont les origines remontent à la germanistique du XIX^e siècle, mais qui s'est ensuite développée en tant que science littéraire et culturelle moderne dans les années 1970 et 1980, semblent avoir dépassé leur apogée institutionnel sous sa forme actuelle.

Comment devrions-nous, en tant que représentants de la discipline, faire face à cette situation? Un élément clé, peut-être: les questions posées aujourd'hui aux études scandinaves sont-elles toujours les mêmes qu'il y a 20 ans ou même avant? Les méthodes et les objets d'analyse sont-ils encore adéquats pour y répondre? Et l'image de la Scandinavie dont nous partons encore aujourd'hui, lorsque nous menons nos recherches, est-elle encore à peu près adaptée à la réalité? Nous sourions secrètement à nos jeunes étudiants qui choisissent notre discipline en raison des images de Vikings qui leur sont transmises dans les séries cinématographiques et les jeux vidéo. Mais ne devrions-nous pas aussi réfléchir à nos propres images, sur lesquelles se fonde notre compréhension de la discipline? De plus, pour qui et quand notre recherche et notre enseignement sont-ils pertinents? Toutes ces questions ne sont-elles pas liées?

Dans ce qui suit, je souhaite suggérer que de grands changements sont visibles en Scandinavie, que nos images et la réalité qu'elles décrivent ne sont souvent plus compatibles. Cependant, je pense que l'écart n'est pas insurmontable. Par contre, il est assez important pour induire une réflexion sur la recherche et l'enseignement en études nordiques.

Un voyage post-covid dans un monde post-modèle scandinave

Après la fin perçue de la pandémie de Covid, j'ai parcouru l'année dernière quelques-uns de mes lieux de cœur en Scandinavie – en partie pour des raisons professionnelles, en partie pour des raisons privées. Lund, Stockholm, Uppsala, les montagnes autour d'Abisko en Laponie et le port minéralier de Narvik, puis Karlstad, Trondheim, Oslo, Arendal. J'ai visité la plupart de ces endroits pour la première fois il y a environ 25 ans, et j'en ai revu certains plus souvent que d'autres par la suite. Bien sûr, tous ces lieux, mais aussi les États et les sociétés, ont changé. Parfois de manière graduelle, mais souvent aussi de manière radicale.

Ils ont changé en raison de mon regard et de mes connaissances, mais aussi parce que les sociétés ont fondamentalement changé.

L'égalité des genres est toujours une question importante. La Stockholm Pride Parade à Stockholm en 2022 a été une expérience formidable, même si, au vu du drapeau arc-en-ciel hissé sur chaque café, chaque boulangerie, chaque bus et chaque kiosque, on a l'impression que l'aspect touristique est plus important que les préoccupations réelles. Les nombreuses nouvelles expositions et musées vikings semblent tout aussi motivés par le tourisme – ainsi que les expositions, drapeaux et autres références aux Samis de Laponie. Mais tout cela n'est qu'un changement graduel.

D'autres choses semblent plus importantes. Tout d'abord : l'impact de la catastrophe climatique sur la Scandinavie. La nature, qui était et reste un élément central des romans nationaux, est en pleine mutation. Les espèces invasives font la une des journaux télévisés. Les glaciers fondent. Le soleil brille tellement fort en été que l'on cherche l'ombre – et que l'on ne s'allonge pas dessous comme avant. Moins de neige en hiver. Certains sentiers que j'ai parcourus il y a 25 ans et qui se trouvaient au-dessus de la limite de la zone des forêts sont aujourd'hui à l'ombre des bouleaux de montagne. L'espace vital de la faune et de la flore polaires nordiques se réduit donc en Laponie – car les sommets des montagnes ne poussent pas ou que très lentement – ou se déplace vers le nord en raison du réchauffement climatique. Plus au sud, la plupart des forêts sont désormais reconnaissables, même pour un oeil non exercé, comme des plantations d'arbres – des monocultures que Kerstin Ekman appelle *Dödens skog*, la forêt de la mort. Le récit de la relation innocente et intime des pays scandinaves avec la nature sauvage, s'il a peut-être été justifié une fois, ne peut plus être maintenu. Dans certains endroits, elle semble plutôt parler au spectateur de manière dystopique.

Un autre changement évident est la numérisation du monde de la vie, et pas seulement dans le domaine des médias. L'argent liquide n'existe plus, rares sont les commerçants qui l'acceptent encore. Les musiciens et artistes de rue ont un numéro Swish qui leur permet de recevoir des dons, comme la plupart des églises pour leurs collectes. Les tickets sans téléphone portable sont impensables dans la plupart des transports publics. Si vous cherchez un représentant des chemins de fer suédois SJ à la gare centrale de Stockholm, vous serez déçu. Même le salon

grand voyageur SJ fonctionne de manière entièrement automatique et n'est visité que de temps en temps par des employés du service. Les problèmes ne peuvent plus être résolus qu'en ligne – si l'on a la chance que le logiciel réponde aux questions que l'on se pose, ou au téléphone – si toutefois on trouve son numéro et que l'on a assez de patience pour attendre son tour. Le téléphone portable est l'élément central du lien avec la société; les lecteurs de livres ou de journaux imprimés semblent hors du temps.

Autre évolution, moins évidente pour le touriste cependant: la profonde néolibéralisation de la société. Là encore, comme souvent, la Suède est l'exemple le plus radical, même si cela s'applique tout autant aux autres pays nordiques. Une fois que l'on y est sensibilisé, on la voit partout. En tant que touriste, par exemple, dans les entreprises ferroviaires qui ont été poussées pendant des années vers le profit et non vers la durabilité et les investissements correspondants dans les infrastructures. De nombreux trains sont vieux et pas très propres. Même les logos des entreprises s'écaillent souvent. Des trains sont soudainement supprimés sans être remplacés, car des travaux d'entretien urgents doivent être effectués; et lorsqu'un service de remplacement est mis en place, il n'est pas forcément construit sur une bonne connaissance de la région et, comme j'ai pu le vivre, ne dessert pas les bons arrêts. Les gentils collaborateurs de service de la hot-line téléphonique montrent par leur ignorance géographique qu'ils sont employés à plusieurs centaines de kilomètres du lieu d'intervention et aident comme ils le peuvent, mais sans les connaissances qui seraient nécessaires lorsqu'il faut s'occuper d'infrastructures aussi importantes que les chemins de fer.

Mais ce qui est à mon avis plus effrayant que la déconstruction du réseau ferroviaire autrefois si exemplaire, c'est la commercialisation du système scolaire. Un élément essentiel de l'État-providence scandinave était de garantir à tous les habitants une éducation répondant aux mêmes normes et offrant les mêmes possibilités, indépendamment du lieu de résidence, du revenu et d'autres conditions sociales. Les écoles scandinaves étaient des lieux où l'on créait des cadres sociaux communs à tous les habitants, ce qui menait en même temps à une homogénéisation de la société. Les savoirs et connaissances harmonisés et partagés au niveau national ont conduit à des points de référence similaires pour

tous, des idées éthiques et des pratiques sociales semblables qui ont façonné l'homme social-démocrate. On peut sourire de ces idées et de ces pratiques ou les critiquer, comme on l'a souvent fait dans les années 1990. En Suède, on a donc ouvert la possibilité d'ouvrir des écoles privées qui se voyaient rembourser 85 % des frais de scolarité. Le reste devait être financé par des dons et des frais de scolarité. Depuis le début des années 2000, le modèle de financement a été modifié et 100 % des coûts ont été pris en charge, ce qui a ouvert la porte aux écoles à but lucratif. Parallèlement, les programmes scolaires cadres ont été radicalement simplifiés. Les écoles sont désormais en concurrence les unes avec les autres pour attirer le plus d'élèves possible en dépensant le moins possible. Je connais des exemples où la cantine a été confiée à McDonald's – attractive pour certains élèves, mais surtout pour la réduction des coûts des entreprises scolaires. De premières écoles ont déjà fait faillite – on se demande quelle image de la société est transmise ici aux enfants et aux futurs citoyens, pour qui l'école est pourtant le lieu privilégié de socialisation et du savoir.

On peut comme moi le regretter – ou bien le décrire comme un progrès nécessaire ; dans tous les cas, il est clair que les sociétés scandinaves n'ont plus valeur de modèle dans le même sens que ce fut le cas pendant une grande partie du xx^e siècle, un modèle qui autrefois a attiré de nombreux étudiants. L'État-providence social-démocrate, axé sur l'intérêt général, est mort. Il existe désormais le modèle scandinave de l'État compétitif – « Konkurrencestaten »¹, comme l'appelle Ove K. Pedersen – qui a privatisé son idée de bien-être pour tous. Le sentiment de satisfaction qui dominait autrefois en Scandinavie, où tout le monde savait qu'on s'occupait de lui, a cédé la place à un sentiment d'insécurité, qui se manifeste aussi par le fait que l'on voit – ou que l'on ne voit plus malgré leur présence – les sans-abri dans de nombreux endroits. L'État ne s'occupe plus de tout le monde. Il faut attendre longtemps pour avoir un rendez-vous chez le médecin – à moins de le payer de sa poche.

La Scandinavie que j'ai connue lorsque j'étais étudiant n'existe plus – plus de valeurs et de structures sociales, économiques, politiques, éthiques et culturelles. Il n'y a plus la nature intacte à laquelle on pouvait encore croire – et ce, paradoxalement, malgré une meilleure connaissance de la nature. L'époque de l'éducation populaire générale,

¹ Ove K. Pedersen, *Konkurrencestaten* (København : Hans Reitzels Forlag, 2011).

qui se consacrait à la création de valeurs communes, est révolue. La littérature a donc également perdu sa position en tant que média directeur de l'auto-négociation sociale. Les différents projets de bibliothèque, comme la magnifique bibliothèque municipale du port d'Aarhus, renforcent cette impression. La bibliothèque est désormais un espace d'expérience – également et surtout pour boire un café, jouer, faire du sport. La lecture n'est plus qu'une offre parmi d'autres – et pas la plus centrale. Les grands médias de l'auto-négociation narrative sont désormais les jeux informatiques – de nombreuses entreprises scandinaves sont leaders dans ce domaine –, les séries télévisées – qui sont toutefois rarement regardées à la télévision, mais plutôt individuellement, les chaînes sur Youtube, etc., Twitter, Instagram, etc. Il s'agit souvent de projets d'optimisation individuelle – et rarement en vue du meilleur État.

Quoi faire avec les études nordiques ?

Une grande partie de ce que j'ai esquissé ici n'est pas spécifique à la Scandinavie. La question est de savoir ce que cela signifie pour nous, en tant que spécialistes des sciences humaines en général et des pays scandinaves en particulier. Il est clair que la Scandinavie n'est plus la région modèle qu'elle était autrefois. Lorsque les étudiants cherchent aujourd'hui des modèles de société en Scandinavie, ils sont souvent issus des séries et des jeux vikings internationaux en tant qu'image de la société compétitive, structurée par des groupes temporaires d'amis (et pas seulement des ligues masculines) ou en tant qu'utopies transgenres. Ou parfois des deux. C'est du moins ce que je constate chez mes étudiants. Il y a un grand intérêt pour les récits, mais pas nécessairement pour la littérature. Il y a un grand intérêt pour les modèles d'identité alternatifs. Mais les pays scandinaves ne répondent que rarement à ces aspirations. Pour le découvrir, il suffit de faire une licence. Pourquoi alors poursuivre les études ? Quels contenus et méthodes faudrait-il enseigner pour pouvoir inciter les étudiants à enchaîner sur un master ?

Les études scandinaves doivent donc changer si elles veulent rester ce qu'elles sont – un lieu innovant de recherche et de transmission des médias narratifs, des cultures, des sociétés et de leur histoire. Si mon petit tour d'horizon est à peu près correct, des thèmes comme l'écologie,

le genre, la marchandisation, la numérisation et les utopies sociales et éducatives sont importants. Formulé de cette façon, le changement n'est peut-être pas aussi radical, si l'on fait abstraction de la numérisation. Les médias utilisés pour négocier ces sujets se sont diversifiés et ont changé – et bien sûr les contenus aussi. Pour tous les thèmes mentionnés ci-dessus, je pourrais citer des romans et des recueils de poésie, des projets artistiques et cinématographiques, des jeux informatiques, des expositions, etc. En ce sens, on pourrait dire: tout peut rester comme avant, nous devrions juste introduire quelques nouveaux médias. Mais ce n'est évidemment pas suffisant.

Étant donné que la littérature n'est plus le média principal, l'histoire de la littérature ne peut plus être le contenu central des études. En même temps, il faut enseigner comment la circulation du savoir fonctionnait avant la fin de la galaxie Gutenberg, comment les médias sur parchemin et plus tard sur papier déterminaient les narrations sociales de soi et des autres, comment la construction et la recherche du savoir étaient possibles et marquaient les esprits avant l'arrivée des catalogues et des moteurs de recherche. Comment l'accès aux œuvres d'art, même reproduites industriellement, était limité – et comment la matérialité même des médias parlait – et parle – de leur historicité. Cette réflexion sur la médialité des anciens médias, que peu d'étudiants connaissent encore, peut conduire à une réévaluation et une analyse passionnantes non seulement des anciens médias, mais aussi des nouveaux. Quels principes ont été repris? Quelles métaphores? En quoi sont-ils différents? Comment, pour parler comme Kittler, les médias déterminent-ils notre situation? Et comment cela devrait-il maintenant se répercuter sur le programme d'études – les méthodes, les contenus, les objets à enseigner, c'est-à-dire sur les canons disciplinaires?

Pour cela, nous devons apprendre beaucoup de nouvelles choses qui n'ont été que peu enseignées il y a 25 ans – soit parce qu'elles n'existaient pas encore, soit parce qu'elles étaient tellement évidentes qu'on n'y réfléchissait pas. Parmi les méthodes qu'il faut à mon avis absolument introduire, il y a les approches quantitatives et qualitatives issues des humanités numériques, qui devraient aujourd'hui faire partie des connaissances de base d'un scandinaviste, au moins dans les grandes lignes, comme l'ancien islandais par exemple. Comment encoder des textes ou d'autres objets culturels dans des bases de données?

Comment les évaluer? Comment fonctionnent des ressources telles que Literaturbanken.se, digitaltmuseum.no ou la base de données du Danske Filminstitut? Quelle est leur influence sur notre connaissance du Nord?

En même temps, de nombreux éléments de connaissance nécessaires ne sont pas si éloignés de ce que nous avons appris. Se réinventer en tant que spécialiste de la littérature et devenir un spécialiste de la narration, qui suit et analyse les récits individuels et collectifs de manière transmédiale, appliquer la narratologie, l'analyse des réseaux d'acteurs, l'analyse du discours et de l'image, même en dehors de la littérature au sens strict, ne demande pas plus qu'un peu de compétence médiatique, que nous avons pour la plupart, mais pas toujours théorisée verbalement à portée de main – et ne devient pas moins pertinent dans les médias qui ne sont plus si nouveaux. S'exercer aux médias numériques tels que les blogs ou les pods, y compris les bases techniques, demande bien sûr de l'engagement, mais ne requiert que peu de nouvelles connaissances fondamentales. De plus, beaucoup d'entre nous le font déjà et avec succès – mais peut-être ne rendons-nous pas assez visible cette transmission de compétences en tant que contenu systématisé des études et des qualifications.

L'édition numérique de textes exige des connaissances en matière de logiciels et de codage que nous n'avons pas tous, mais ce n'est pas un savoir hors de portée, cela ressemble à bien des égards à ce que faisait l'édition classique de textes – mais à la main. Le fait que la plupart d'entre nous préfèrent depuis longtemps s'appeler spécialistes de la culture plutôt que spécialistes de la littérature ne peut que nous aider. Les linguistes ont souvent depuis longtemps une relation plus détendue avec les médias numériques, des projets communs peuvent facilement être développés. Et ces savoirs peuvent apporter beaucoup à nos étudiants après leur diplôme – on cherche partout des médiateurs entre les informaticiens et les non-informaticiens. La compétence médiatique critique – pratique et analytique – a toujours été une caractéristique importante des étudiants en sciences humaines, nous devons seulement la transférer à l'enseignement des médias numériques.

Mais à quoi devrait ressembler le contenu des études? C'est une question qui doit être débattue et discutée. *L'Ecocritical Network for Scandinavian Studies* (ENSCAN) a récemment organisé, sous la direction

des collègues de Bonn, un atelier sur la didactisation de l'écocritique dans les études scandinaves, auquel je n'ai malheureusement pas pu me rendre. Il faudrait faire de même pour les autres thèmes abordés – volontiers de manière aussi internationale que dans ce cas. À bien des égards, il est bien sûr utile de savoir que la plupart des acteurs culturels déjà canonisés n'étaient pas seulement des hommes de lettres, mais des créateurs conscients d'œuvres transmédiatiques. Hans Christian Andersen n'a pas seulement écrit des contes de fées, mais a également joué avec les nouveaux médias de son époque, comme les magazines et les journaux, avec plus d'habileté que quiconque; presque tous les écrivains de la percée moderne étaient également des journalistes, des conférenciers, souvent des directeurs de théâtre ou de journaux, des personnalités qui cultivaient leur présence médiatique et l'assaisonnaient de scandales. Ils étaient engagés dans le dialogue social, dans la construction d'utopies, de dystopies, écologiques, capitalistes, émancipatrices, nationales, européennes, conservatrices ou anarchistes. L'écart entre l'ancienne et la nouvelle Scandinavie n'est pas insurmontable; il suffit de s'engager dans le nouveau, et l'ancien peut alors nous aider à comprendre et à transmettre le nouveau de manière innovante.

Si nous nous consacrons de tout cœur à ces choses, je pense que nos étudiants découvriront que nous avons des questions et que nous cherchons avec eux des réponses qui ne s'attardent pas seulement sur ce qui a été fait, mais qui s'intéressent à de nouveaux territoires – et qui transmettent en même temps des compétences qui ont du sens et qui sont utiles. Si nous cherchons des alliances dans les facultés locales, avec des institutions culturelles telles que les bibliothèques, les musées et les théâtres, nous pouvons nous établir en tant qu'innovateurs – et augmenter en même temps les chances que l'on parle de nous de manière positive et que nos postes soient considérés comme pertinents et repourvus. Les problèmes que nous rencontrons ne sont pas très différents chez les autres. Si nous pensons et ancrons nos questions de manière interdisciplinaire, nos approches de solution peuvent devenir intéressantes pour les autres également. Osons sortir de nos champs de prédilection de spécialistes de la littérature ou de la linguistique, mais engageons-nous dans ce que nous savons faire le mieux: comprendre et analyser dans leur profondeur historique des cultures et des narrations

en mutation. La conscience historique, c'est-à-dire la conscience que l'histoire est marquée par le changement et que nous y participons en tant que sujets historiques, est une compétence importante. C'est pertinent et intéressant, et cela aide à comprendre et à façonner le présent. Pour citer la célèbre maxime conservatrice du roman *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa : « Si nous voulons que tout reste comme avant, il est nécessaire que tout change ». Dans *Le Guépard*, c'est le monde noble qui devait être préservé ; en ce qui nous concerne, je pense que c'est le potentiel critique de nos sciences humaines.